

Alain
Le Ninèze

Agla

LE PREMIER ÉVANGILE

roman historique

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En 1535, l'érudit Guillaume Postel est envoyé par François Ier en mission à Constantinople auprès de Soliman le Magnifique. De ce voyage, il rapporte un évangile apocryphe de l'apôtre Jacques qu'il publiera en 1552. Commence alors pour lui une quête de manuscrits anciens révélant des aspects inconnus de la vie de Jésus, quête qui le mènera à Venise, Rome, Vienne et Londres, à travers une Europe soulevée par l'immense renouveau des idées de la Renaissance.

Catholique fervent, professeur de latin, de grec, d'hébreu et d'arabe au Collège de France récemment créé par François Ier, Guillaume Postel est aussi un grand connaisseur de la kabbale dont il tente d'appliquer les méthodes à l'interprétation du Nouveau Testament. Avec Pic de La Mirandole en Italie et Johannes Reuchlin en Allemagne, il est l'un des initiateurs de ce courant mystique que l'on appellera la "kabbale chrétienne". Son aventure nous conduit dans le monde des imprimeurs et des libraires qui, au sein de sociétés philosophiques comme la mystérieuse confrérie de l'AGLA, côtoient écrivains, érudits, savants, alchimistes, astrologues, gnostiques et illuministes en tout genre...

L'enquête menée par Guillaume Postel à travers les évangiles apocryphes prend une troublante actualité à la lumière des manuscrits découverts à Nag Hammadi et au monastère de Saint-Pacôme en Egypte.

"LETTRES HISPANIQUES"

ALAIN LE NINÈZE

Agrégé de lettres classiques, Alain Le Ninèze enseigne le français et les langues anciennes à Paris. Dans Sator. L'énigme du carré magique (Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1118), il racontait l'histoire des premiers chrétiens à Jérusalem et à Rome au temps de Néron. Dans La Controverse de Bethléem (Actes Sud, 2009), il évoquait les événements chaotiques qui ont marqué la fin de l'Empire chrétien (380-410).

DU MÊME AUTEUR

Essais

LA SAGESSE, Autrement, 2000.

PETITES FABLES DE SAGESSE POUR TEMPS INCERTAINS,
Autrement, 2002.

MARCHER SUR LES PIEDS DE LA FEMME QU'ON AIME,
Autrement, 2003.

LE RISQUE (avec Mark Asch), EDP-Sciences, 2003.

L'INGÉNIEUR ET LE PHILOSOPHE (avec Jean Carayon),
Fondation des Arts et Métiers, 2004.

Romans

L'AMOUR, FOU, Autrement, 2004.

LA PETITE MAÎTRESSE D'ÉCOLE, Le Seuil, 2006.

SATOR. L'ÉNIGME DU CARRÉ MAGIQUE, Actes Sud, 2008 ;
Babel n° 1118.

LA CONTROVERSE DE BETHLÉEM, Actes Sud, 2009.

Littérature jeunesse

LA FACE CACHÉE DE MAÎTRE PARDÈS, Belin, 2007.

Edition préparée sous la direction
d'Aude Gros de Beler

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-01044-7

ALAIN LE NINÈZE

Agla

LE PREMIER ÉVANGILE

roman historique

ACTES SUD

I

DEXTRA SCRIPTAE MEMORIAE

La première mission qui me fut confiée, ce fut par la voix de madame Marguerite, sœur de notre bien-aimé roi François le premier. Me connaissant pour avoir suivi mon enseignement au Collège royal, elle était chargée par son frère d'un message à mon intention.

— Sieur Guillaume Postel, me dit-elle en me prenant à part à la fin d'une de mes leçons, j'ai une demande du roi à vous faire parvenir. Une ambassade va être envoyée bientôt à Constantinople auprès de Soliman le Magnifique. Elle sera dirigée par messire Jean de la Forest. Notre but est de nouer une alliance avec le sultan de l'Empire ottoman afin de contenir la puissance de l'empereur Charles Quint qui, aujourd'hui, de l'Allemagne à l'Espagne en passant par l'Autriche, enserme comme dans un étau le royaume de France. Le roi souhaite que vous fassiez partie de cette ambassade afin que vous lui rapportiez de Turquie des manuscrits anciens qui viendront enrichir sa bibliothèque du château de Fontainebleau. Vous savez combien François est attaché à la diffusion des lettres et des arts dans notre pays, lui qui a fondé ce Collège des lecteurs royaux où nous avons eu le bonheur de nous rencontrer...

Marguerite s'interrompit sur ces mots, comme si elle hésitait à poursuivre.

— A mon initiative, reprit-elle, vous serez chargé d'une autre mission qui, elle, devra rester confidentielle. Le bruit nous est parvenu que l'on aurait trouvé à Constantinople un manuscrit d'une valeur exceptionnelle. Il s'agit de l'évangile de Jacques. Oui, Jacques, celui-là même que saint Paul appelle le frère de Jésus...

Elle détourna les yeux et poursuivit à mi-voix :

— Que Jacques ait été le frère du Seigneur ou simplement l'un des douze apôtres, nul ne le sait, et peu importe. Ce qui est sûr, c'est qu'il était un de ses proches, et que le témoignage qu'il a écrit est antérieur à ceux de Matthieu, Marc, Luc et Jean, dont les évangiles, vous le savez comme moi, ont été rédigés plusieurs décennies après la mort de Jésus. Il constitue, si du moins il existe, le premier évangile.

Marguerite me scruta un instant d'un air interrogateur. Voyant que je ne bronchais pas, elle reprit :

— Ce manuscrit, d'après nos informations, se trouverait actuellement à Constantinople. Faut-il le laisser là-bas ? Non, bien sûr. Faut-il le réclamer à Soliman ? Selon François, ce serait lui montrer le prix que nous lui accordons. Et qui peut prévoir alors sa réaction ? Qui peut savoir s'il ne prendra pas un malin plaisir à le détruire ? Vous n'ignorez pas, je suppose, que le roi se méfie du Grand Turc autant qu'il cultive son amitié pour des raisons tactiques... Bref, ce texte n'a rien à faire chez les païens, il faut qu'il soit amené en France.

Marguerite s'interrompit de nouveau. Son regard rivé au mien brillait d'un éclat fiévreux.

— Inutile d'en dire davantage, reprit-elle. Vous avez compris ce que nous attendons de vous : trouver l'évangile de Jacques à Constantinople, le rapporter ici et, ensuite, le traduire. Eu égard à votre connaissance des langues orientales, vous êtes l'homme qu'il faut pour cela. Par ailleurs, je sais

votre vif intérêt pour tout ce qui touche à la religion. J'ai donc affirmé à François que vous accepteriez cette mission. Comme vous le voyez, je me suis engagée pour vous. Ai-je eu tort, sieur Postel ?

— En aucune façon ! répondis-je. Vous pouvez dire au roi, Madame, que je suis très honoré de faire partie de son ambassade à Constantinople et que, même si je ne parviens pas à trouver le premier évangile, je rapporterai à coup sûr tout un choix de manuscrits en langue latine, grecque, hébraïque, arabe et syriaque, lesquels feront le bonheur de Guillaume Budé à la bibliothèque de Fontainebleau.

Marguerite eut l'air satisfaite de ma réponse. Pour ma part, j'étais tout simplement ravi. Moi, le fils d'un pauvre tonnelier normand, j'avais d'abord réussi à me distinguer suffisamment pour qu'on me jugeât digne d'enseigner au Collège royal ; j'y avais gagné l'amitié de madame Marguerite, sœur de François I^{er} et reine de Navarre ; et maintenant, voici que je faisais partie d'une ambassade ! Quel chemin parcouru en vingt-cinq années de vie !

Quant à cette histoire d'évangile de Jacques, j'en connaissais l'existence par les adaptations plus ou moins fantaisistes qui en avaient été données au cours des temps. Je savais aussi que certains Pères de l'Eglise, notamment Origène, faisaient allusion à ce texte sous le nom de "livre de Jacques". Mais Origène écrivait au II^e siècle et, depuis cette époque lointaine, le manuscrit original avait disparu. Qu'il ait été retrouvé relevait du miracle.

Avant de me quitter, Marguerite me glissa dans la main un minuscule rouleau de parchemin.

— Mon informateur, me dit-elle, est un moine grec venu d'Orient qui n'a pas dévoilé son nom. Il n'a pas pu m'indiquer le lieu exact où se trouve le manuscrit à Constantinople. Mais il m'a laissé ce document qui, comme vous le verrez, est quelque

peu énigmatique. Je vous le remets à tout hasard. Peut-être pourra-t-il vous aider dans vos recherches.

Enigmatique... c'était le moins qu'on puisse dire. Le parchemin de Marguerite représentait le Christ Pantocrator tenant contre son cœur le livre des évangiles. L'icône, dessinée à l'encre par un enlumineur de talent, semblait reproduire une mosaïque orientale :



L'inscription en grec était facile à traduire. Sous les lettres IC et XC figurant les initiales et les finales du nom de Jésus-Christ, la légende HÈ CHORA TON ZONTON pouvait se lire : “Le pays des vivants”. Je réfléchis pendant quelques instants pour tenter de comprendre. Les “vivants” ? Dans le Nouveau Testament, l'expression désignait les croyants. Et la Turquie était le pays des premiers chrétiens convertis par saint Paul. L'icône orientait donc vers ce pays, et pas seulement vers la ville de Constantinople...

Avec cela, décidément, j'étais bien avancé ! Au lieu de me donner un indice, l'image multipliait les pistes à l'échelle de tout un monde, celui des

chrétiens d'Orient. Marguerite s'était-elle jouée de moi ? Ou bien était-ce son messenger ? Je ne savais plus que penser. Toute cette histoire, maintenant, me semblait aussi incertaine et fragile qu'un édifice de sable bâti sur des fondations de glaise.

Avant d'aller plus loin dans ces Mémoires de ma vie, il convient que j'évoque en quelques mots ma jeunesse. Je suis né en l'année 1510 à Barenton, petit bourg situé à quelques lieues d'Avranches où mes parents tenaient une boutique de tonnellerie. J'avais huit ans lorsqu'ils furent emportés tous les deux par la peste qui, venue de Cherbourg, ravagea cet hiver-là le pays normand. Une des victimes du fléau fut mon père. Je me rappelle avoir vu son cadavre tiré de notre maison au bout d'un croc, puis hissé sur le charroi des pestiférés avant d'être jeté dans la fosse commune. Ensuite ce fut le tour de ma mère. La malheureuse agonisa pendant de longs jours dans des souffrances atroces tandis que son corps se couvrait de pustules noirâtres... Mais assez là-dessus ! Je ne souhaite pas réveiller des images qui, aujourd'hui encore, viennent parfois hanter mes cauchemars.

Devenu orphelin, je fus recueilli par un homme qui se disait mon oncle et que les gens du village appelaient l'Italien parce qu'il avait vécu dans ce pays. Il m'en parlait souvent, comme il me parlait de Paris, de ses lumières, du grand roi François et des savants que celui-ci invitait à sa cour. J'entendis ainsi des noms comme ceux de Lascaris, Erasme de Rotterdam et Lefèvre d'Étaples. L'Italien m'avait installé chez lui dans une chambre confortable,

me nourrissant à satiété et, quand il en avait le loisir, me prenant à part pour compléter les rudiments d'instruction que m'avait donnés le curé de Barenton. Je vécus là cinq années heureuses. Un jour, cependant, l'Italien disparut sans que l'on sache pourquoi. Je partis alors sur les routes en direction de Paris. Je voyageais seul, mendiant dans les villages un peu de pain pour manger et un abri pour passer les nuits. Je m'arrêtais parfois dans des fermes où l'on voulait bien m'embaucher comme domestique. Je fis ainsi une dizaine d'étapes sur le chemin de Paris. La plus longue fut au village de Sagy, à proximité de Pontoise. J'y travaillai pendant un an chez un riche fermier, d'abord comme valet puis, lorsque l'on découvrit que je savais un peu de latin, comme maître d'école pour quelques enfants du village. Ayant entassé un petit pécule à la sueur de mon front, je repris la route avec mon baluchon à l'épaule et ma bourse cousue sous ma blouse. Mais, hélas, un nouveau malheur m'attendait. Alors que je traversais les faubourgs de Paris, je fus attaqué par une bande de gueux qui me dépouillèrent de mon maigre bien, me laissant tout saignant et rompu au bord d'un fossé. Recueilli dans un hospice, je mis dix mois à me rétablir. Encore ne fus-je pas tout à fait guéri. Les blessures que j'ai reçues de ces brigands m'ont laissé des maux d'entrailles qui n'ont jamais vraiment cessé de me tourmenter.

A l'hiver 1525, j'arrivai enfin à Paris. J'étais alors âgé de quinze ans. Mon seul bagage était le latin que m'avaient enseigné l'Italien et le curé de Barenton. Mais je sentais déjà en moi bouillonner la passion du savoir. J'allai donc là où se trouvait le savoir, dans le quartier de la montagne Sainte-Geneviève. J'y errai quelque temps aux portes de la Sorbonne, l'esprit aux aguets et l'estomac creux.

Un jour, la chance finit par me sourire. Elle m'apparut sous les traits d'un Espagnol nommé Jean Gélida. Ce brave et savant homme était professeur de latin et de grec au collège Sainte-Barbe. Prenant ma misère en pitié et mon intelligence en estime, il m'embaucha comme domestique dans cette école. J'y fus son disciple en même temps que son valet, nettoyant les chambres et les cuisines le jour, apprenant le grec le soir avec une facilité dont il s'émerveillait. En même temps, je perfectionnais mon latin. Je commençai aussi à apprendre l'hébreu, mon seul maître pour cette langue étant une grammaire et une Bible juive prêtées par un ami. Plus tard, et avec beaucoup plus de difficulté, j'entrepris de m'initier à l'arabe. Je demeurai à Sainte-Barbe jusqu'en 1534, année où l'on me fit l'honneur de me confier des leçons de grec au Collège royal.

De ces neuf années d'études, que je poursuivais jusque tard dans la nuit après mes journées de travail et mes entretiens avec Gélida, je garde le souvenir de deux rencontres marquantes. Celle, d'abord, d'un certain Jean Cauvin qui, par la suite, sous le nom de Calvin, devait enflammer l'Europe en propageant les idées de Luther qui commençaient déjà à faire des ravages en Allemagne et en France. A l'époque où il vint séjourner dans notre collège, l'ancien clerc de Noyon ne professait pas encore ouvertement ses conceptions hérétiques. Il se contentait de discuter l'enseignement de mes maîtres avec un insupportable esprit raisonneur. Après Calvin, nous eûmes la visite de celui qui devait devenir plus tard son ennemi juré, le futur fondateur de l'ordre des jésuites. Cet ancien officier de l'armée espagnole, qui se faisait appeler Ignace de Loyola, était venu étudier la théologie à Paris après avoir fait un pèlerinage en Terre sainte. Du siège de Pampelune, où il avait combattu les Français,

il avait reçu une blessure à la jambe dont il était resté boiteux. Loyola séjourna plusieurs mois dans notre collège et, malgré son abord austère, je réussis très vite à me faire de lui un ami... Mais je m'en tiendrai là pour ces souvenirs de jeunesse. Je reprends mon récit là où je l'ai laissé, au lendemain de cette rencontre avec Marguerite qui devait donner un cours imprévu à ma vie.

Jean de la Forest et sa suite avaient prévu d'embarquer pour Constantinople au port de Marseille, où je devais les rejoindre à la mi-février. Il me restait donc un mois pour me préparer au voyage. Dans les jours qui suivirent mon entrevue avec Marguerite, j'allai rendre visite à mon maître Jean Gélida. Je voulais entendre son avis sur l'évangile de Jacques. Et, bien sûr, lui annoncer la nouvelle de ma mission en Orient. Je commençai par un long préambule :

— Comme tu le sais, mon très cher maître, je m'intéresse depuis toujours à la question du personnage historique de Jésus. Je veux savoir quel homme fut, en son temps, celui qui était aussi le Fils de Dieu. Or cela n'apparaît pas clairement dans les évangiles. Ou plutôt, chacun d'entre eux donne de lui une image différente. Dans l'évangile de Matthieu, par exemple, Jésus est le Messie annoncé par l'Ancien Testament, l'homme qui vient délivrer le message divin. D'où l'importance de ses discours, tel le fameux Sermon sur la montagne. Jésus apparaît ici comme celui qui enseigne, il est un maître de sagesse. Chez Marc, en revanche, il accomplit plus de miracles qu'il ne fait de discours. Il est celui qui souffre et, enfin, se sacrifie pour racheter le péché des hommes. Avant même la Passion, il incarne la figure du martyr. Luc, quant à lui, le

dépeint comme le défenseur des pauvres, des femmes humiliées, des malades et des infirmes. Ses miracles sont surtout des miracles de guérison. Comme Luc lui-même, qui était médecin, il est celui qui sauve et guérit les malheureux d'ici-bas. L'évangile de Jean, enfin, donne une image encore différente du Seigneur, celle du prophète qui annonce la résurrection, du guide spirituel qui conduit les hommes vers le salut. Ma question est donc la suivante : entre ces quatre images, où est le vrai Jésus ?

— Mais le Seigneur fut tout cela à la fois, Guillaume ! Maître de sagesse, martyr, protecteur des humbles, prophète et conducteur des âmes... Chacun des quatre évangélistes, simplement, met l'accent sur un de ces aspects.

— J'ai longtemps rêvé, pour ma part, qu'il y ait un seul Texte disant la vérité entière de Jésus... Or ce texte existe, figure-toi ! On vient de le retrouver. Il s'agit du livre de Jacques.

Voyant que Gélida me dévisageait d'un air incrédule, je lui racontai ma conversation avec Marguerite. Il m'interrompit lorsque j'employai l'expression de "frère de Jésus" :

— On ne peut pas dire ça, Guillaume ! C'est contraire au dogme de la virginité de Marie. Jacques était le cousin du Seigneur, et non son frère.

— Objection, très cher maître ! Saint Paul, dans son Epître aux Galates, parle de "Jacques, le frère du Seigneur". Il emploie le mot grec *adelphos*, "frère", et non *anepsios*, "cousin". C'est saint Jérôme qui, quatre siècles plus tard, a modifié le texte dans sa traduction latine aujourd'hui appelée la Vulgate... Mais peu importe ! Que Jacques ait été un frère, un cousin, ou simplement un des disciples de Jésus, il a pu transcrire ses paroles dans le temps où celui-ci prêchait en Judée. Les quatre évangélistes,

eux, ont écrit leurs récits plusieurs décennies plus tard, entre les années 60 et 100 selon les théologiens les plus avertis. Certains d'entre eux, tels Marc et Luc, ne faisaient pas partie des douze apôtres. Matthieu et Jean non plus, peut-être, le doute persiste à ce sujet. C'est ce qui rend le livre de Jacques infiniment précieux. Emanant d'un proche de Jésus, d'un homme qui l'a accompagné tout au long de sa vie, son témoignage est le plus direct qui soit, donc le plus véridique. Marguerite a raison d'en parler comme du "premier évangile". Que ce manuscrit ait été aujourd'hui retrouvé est une chance inouïe.

Gélida se leva brusquement de sa chaise. Son regard brillait d'une sorte de flamme :

— Tu es sûr de ce que tu avances ?

— Ce n'est pas moi qui le dis ! C'est Marguerite, c'est le roi... Et la nouvelle est crédible, semble-t-il, puisqu'on m'envoie chercher le manuscrit à Constantinople où il se trouve aujourd'hui.

Mon maître sursauta. Je crus qu'il allait s'étrangler d'indignation :

— Quoi ! Ce texte si précieux entre les mains du Grand Turc ?

— Pas forcément. Il est peut-être dans une bibliothèque de la ville, ou sur l'étal d'un libraire. Voilà pourquoi il faut être prudent. Ne pas mettre la puce à l'oreille de Soliman. Ma mission est donc confidentielle. Je te demande de garder le secret jusqu'à mon retour.

— Bien sûr, je te le promets. L'affaire est d'importance. Le livre de Jacques ! Il y en a eu plusieurs compilations dans les premiers siècles, dont celles du Pseudo-Matthieu et de ses nombreux imitateurs. Mais aucune d'entre elles n'est fiable, chacun de leurs auteurs ayant laissé libre cours à son imagination et à sa verve littéraire. Si le manuscrit original

réapparaît, cela change tout. Nous sommes, en effet, devant le plus ancien témoignage sur la vie de Jésus...

Gélida arpentait la chambre en croisant et décroisant les doigts. Une lueur sombre éclairait son regard.

— Quelle chance tu as ! s'exclama-t-il. Ah, si j'étais plus jeune, et que le roi m'eût demandé de partir à Constantinople...

— Eh bien ?

— J'aurais accepté avec enthousiasme ! Tu te rends compte, Guillaume, de l'importance de ta mission ? Le premier évangile ! Si tu parviens à le trouver, nous aurons un message essentiel pour l'humanité. Un message venu... de l'aube des temps chrétiens !

— Oui. Mais encore faudra-t-il le déchiffrer.

— S'il est écrit en grec, en hébreu ou en araméen, ce ne sera pas difficile pour toi. Sinon, nous y travaillerons. Avec l'aide de Budé s'il le faut. Nous y travaillerons jour et nuit, pendant des semaines, des mois, des années... Mais nous le traduirons, c'est certain !

Mon maître était si agité que je jugeai préférable d'en rester là. Je ne lui parlai même pas de l'étrange grimoire que m'avait donné Marguerite. Lorsque je me levai pour prendre congé, il me retint par le bras :

— Je veux être le premier, Guillaume ! Le premier à voir ce manuscrit quand tu le ramèneras de Constantinople. Avant Budé, avant Marguerite, avant le roi, avant tout le monde... Donne-moi ta parole !

Je donnai ma parole et quittai Gélida, l'esprit fiévreux. Je m'étais laissé gagner par son enthousiasme. Celui-ci retomba peu à peu tandis que je descendais la rue Saint-Jacques en ruminant mes pensées. Tout cela, certes, était passionnant, exaltant. Mais comment le trouver, ce manuscrit caché

quelque part à Constantinople ? Ce n'était pas le parchemin de Marguerite qui allait m'y aider, avec son mystérieux Christ "au pays des vivants"...

— Autant chercher une aiguille dans une meule de foin, m'entendis-je murmurer.